

Zeitschrift:	Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses
Herausgeber:	Alliance nationale de sociétés féminines suisses
Band:	4 (1916)
Heft:	40
Artikel:	Le féminisme de Paul Hervieu : (suite et fin)
Autor:	Hervieu, Paul / Péris, L.
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-251371

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

intérieure, des troubles graves avaient éclaté. Une bande de jeunes gens, dite de la Folle Vie, partie de Gersau, avait pu traverser tout le territoire helvétique, rançonnant villes et villages, vivant aux dépens de la population terrorisée, sans que personne ne voulût, ni même ne sût, résister à un pareil débordement de violence, cela simplement parce que ces aventuriers, appartenant à différents cantons, on n'osait pas les entraver, crainte de blesser le sentiment confédéral.

Le *Covenant de Stanz* (1481) chercha à mettre définitivement un terme à ces éléments d'anarchie qui risquaient fort d'amener la dislocation de la Confédération. Ses dispositions essentielles peuvent se résumer sous trois chefs :

a) Pour garantir la paix publique, les cantons s'engagent à ne pas s'attaquer les uns les autres. On s'aidera mutuellement à punir les fauteurs de désordre et ceux qui désobéiraient aux autorités. En outre, on interdit, sur toute l'étendue du territoire les assemblées d'où « pourraient sortir sédition, dommage ou désordre ».

b) Le partage du butin se fera proportionnellement au nombre d'hommes mis en ligne.

c) Pour resserrer le lien confédéral, on donnera lecture, tous les cinq ans, des lettres d'alliance, devant tous les citoyens réunis.

* * *

Résumons le contenu des cinq pactes que nous venons d'analyser. Nous y trouvons :

a) des prescriptions de *droit public*, par exemple la résistance commune à l'adversaire du dehors ; des mesures d'ordre intérieur ;

b) des prescriptions de *droit privé*, entre autres certaines dispositions de droit pénal, et quelques éléments de droit civil ;

c) des prescriptions *militaires*.

Comme constitution fédérale, c'est tout à fait insuffisant. Il manque entre autres l'organisation d'un pouvoir central, doté de la force nécessaire pour imposer le respect à tous. Au contraire, chacun se montre jaloux de n'aliéner sa liberté personnelle que suivant ses convenances. Aussi trois ferment de discorde se glissèrent-ils dans la Confédération, à tel point qu'ils y exercèrent des ravages terribles : les *divisions religieuses*, grâce auxquelles, pendant trois siècles, il y eut, on peut le dire, deux Suisses ; le *mécontentement social* dont la manifestation la plus apparente fut la guerre des paysans (1653) ; le *mécontentement politique* qui amena la crise de 1798, crise salutaire puisque le pays en sortit régénéré, qui aurait pu lui être fatale sans le patriotisme éclairé de quelques citoyens.

(A suivre).

Ed. RECORDON, professeur

Le Féminisme de Paul Hervieu¹

(Suite et fin.)

Deux des pièces les plus importantes d'Hervieu, deux mauvais ménages. Est-ce à dire qu'il ne met en scène que des cas de divorce, que des êtres « rivés au même boulet ? » Non point. Mais ces derniers sont plus nombreux dans son théâtre et dans ses romans, comme ils le sont, hélas ! dans la vie réelle.

En étudiant son œuvre, j'ai été surprise et, je l'avoue, un peu déçue de n'y trouver, à deux ou trois exceptions près, en

matière de féminisme, que le thème unique : la situation d'infériorité de la femme dans le mariage.

L'Enigme, drame en deux actes, nous présente une autre face de la question. Un mari a-t-il, ou n'a-t-il pas, le droit de tuer sa femme infidèle et le complice de cette dernière ?

— En religion, déclare un jeune mari qui se croit bien à l'abri de toute application personnelle de son dire, « le serment de fidélité lie jusqu'à la mort. Quant au code, qu'on a tant remanié depuis cent ans, on n'a pas touché l'article qui excuse l'époux de se faire justice : il reflète donc bien toujours la volonté de notre temps. »

Mais un vieux cousin proteste :

— « Moi », dit-il, « qui ne reconnaît même pas à la société le droit de mort, je crie de toute ma force que ce droit ne saurait appartenir à personne... Mais je dis que vos propos à froid sur l'homicide conjugal, avec leurs allures de grands principes, ont beau être appuyés par la loi, admis par les mœurs, ils n'en prennent pas moins leur source dans l'égoïsme le plus boueux. L'homme ou la femme, les époux ou les amants qui se décernent à eux-mêmes le mandat de justicier, ceux-là, dans la minute rouge, incarnent tous les péchés capitaux : l'orgueil, l'envie, la colère, la luxure sombre des images qui montent au cerveau... Si ce sont vos théories qui ont raison, alors, c'est que le fond de l'âme humaine est imperfectible. On continuera à polir l'extérieur des gens et à vernir leurs aspects, pour que tout cela craque et tombe à la première secousse de l'intérêt personnel, pour que le mâle et la femelle de l'époque des cavernes réapparaissent soudain, dans les temps actuels, faisant saillir, de dessous l'inanité du sourire, les éternelles dents de guerre et de proie... »

A ce réquisitoire contenu dans un drame, il faut juxtaposer un chapitre du volume d'études sociales intitulé : *La Bêtise parisienne*. Ce livre commence précisément par *L'article rouge* qui, dans le Code pénal français, porte le numéro 324 et qu'on peut résumer ainsi : « Dans le cas d'adultèbre, le meurtre commis par l'époux sur son épouse, ainsi que sur le complice, est excusable. »

Que pense Paul Hervieu de cet article 324 ?

... « Ce qui me paraît tout à fait monstrueux, intolérable, » dit-il, « c'est que le législateur ait introduit une rubrique pour inviter, en quelque sorte, au meurtre une âme qui déjà n'y pense peut-être que trop ; c'est qu'il ait couru le risque de suggérer un meurtrier l'idée de son meurtre, et que son meurtre, excusé d'avance, puisse aussi être double, plus complet, plus satisfaisant... « ainsi que sur [le complice]... » Comment donc ! vous alliez l'oublier ! Ne perdez pas de vue qu'ils sont deux à tuer. Tue-le ! Tue-la !... Pif ! paf ! »

« Et cela dans une législation pénale dont tous les efforts par ailleurs semblent tendre à sauvegarder la divine vie humaine !... »

Vous le voyez, Hervieu sait trouver des accents d'une ironie cinglante pour flétrir une loi qui est en contradiction avec tous les principes civils et religieux et avec ce précepte fondamental des sociétés : « Tu ne tueras point. »

* * *

Une pièce d'un genre très différent des précédentes, et de toutes celles de Paul Hervieu, c'est *Théroigne de Méricourt*.

Théroigne est l'héroïne de la Révolution dont l'intelligence, la bravoure, l'entraînante audace, la forte culture ont fait une des figures passionnantes de ces temps troublés.

Celle qu'on a surnommée « l'amazone de la Révolution » sut racheter une faute de jeunesse par son ardeur pour le bien public ; telle, du moins, elle nous apparaît dans le drame d'Hervieu : une image de la Révolution pure encore de meurtres. Aussi sera-t-elle bientôt, elle, l'entraînante des foules, qui avait reçu la couronne civique pour son énergie durant la manifestation du 20 juin — traitée de modérée, de Girondine. Son supplice approche ; un jour, elle est fustigée publiquement, aux acclamations

¹ Voir le *Mouvement Féministe* du 10 janvier 1916.

des sans-culottes; par ces horribles mégères qui ont déshonoré la femme et l'humanité sous le nom de « tricoteuses. »

Déjà profondément troublée par le remords d'avoir contribué à la mort d'un défenseur de la royauté — son ennemi acharné —, triste à en mourir de constater que les nobles principes qu'elle a défendus sont noyés dans la haine et la délation, à la veille de la Terreur, Théroigne devient folle et achève ses jours hallucinés à la Salpêtrière.

Ecoutez-la divaguer devant les sans-culottes moqueurs, leur narrant un rêve qu'elle vient de faire.

«... J'incarnais la Révolution... Je tendais vers l'Univers des mains fraternelles. Je prononçais des phrases sublimes. J'accomplissais des actes prodigieux... J'étais, vous dis-je, la Révolution... Soudain, le froid d'une bouche morte s'approcha de mon oreille... Ce François Suleau, dont j'ai assuré l'immolation, me suivait et me disait : « Tu as goûté au moyen le plus sûr d'avoir toujours raison ; tu ne te déshabiteras plus de tuer le contradicteur, de tuer pour qu'on se taise, de tuer encore parce que tu auras tué !... Et je me sentis précipitée dans un océan pourpre sur lequel roulaient des milliers de têtes coupées chez toutes les castes : têtes fines à cheveux d'argent, têtes hâlées d'où pendaient des barbes grossières, blondes têtes de femmes, des têtes même d'enfants. Je me défendais contre leurs dents grinçantes. Je criais : « Erreur !... Vous me prenez pour la tyrannie. C'est elle seule qui, depuis les origines du monde, a eu le loisir de faire tant de têtes sans corps... Moi, vous voyez bien ma cocarde fraîche ! Je suis la Liberté nouvelle ! Je suis la généreuse Révolution !... Mais toutes les têtes aux yeux fixes répondaient : « C'est pourtant toi... C'est toi qui nous as tranchées au ras des épaules, ouvrant ainsi les sources rouges, vidant les précieux réservoirs de sang qui se sont perdus en cette mer fumante. C'est toi, égale aux pires tyrannies, toi, toi, Révolution !... »

La foule : « Silence ! »

Théroigne : « Ecoutez ! quand on vous aura jeté les Girondins à dévorer, vos appétits réclameront à nouveau des autres, et puis des autres... »

Tirade peut-être, mais qui ne manque pas d'envergure, qui donne bien le frisson voulu et laisse de Théroigne, avant sa disparition de la scène révolutionnaire, l'impression très vive d'une créature aussi noble qu'elle est douloureuse.

Me reprochera-t-on d'avoir négligé l'ordre chronologique en analysant les pièces d'Hervieu qui s'occupent d'un sujet féministe ? Je ne pense pas que la question, ait, ici, une grande importance. *Les Tenailles* ont été représentées pour la première fois en 1895, *La Loi de l'Homme* en 1897, *L'Enigma* en 1901, *Théroigne de Méricourt* en 1902. La seule remarque que ces dates puissent suggérer me semble être que le féminisme de Paul Hervieu est, en tous cas, vieux de vingt ans et ne s'est jamais démenti.

En sa qualité de vigoureux défenseur des faibles, de juge sévère de toute oppression, d'observateur clairvoyant et indigné de certaines injustices du code et des usages, Hervieu devait être féministe. S'il n'a pas abordé tous les problèmes du féminisme, nous ne pouvons que lui savoir un gré infini de ce qu'il ait mis sans compter son beau talent, son autorité, sa généreuse ardeur au service de quelques principes essentiels.

L. PÉRIS.

MADAME DE SUTTNER

I

Les Mémoires de M^{me} de Suttner ont paru en 1909, mais les événements actuels rappellent l'attention sur la vie de la grande pacifiste, morte en 1914, juste avant le début des hostilités¹.

¹ *Memorien von Bertha von Suttner*. Stuttgart und Leipzig. Deutsche Verlags-Anstalt, 1909.

Une biographie sincère est toujours intéressante, et celle-ci porte jusque dans ses longueurs et dans certaines négligences un étrange cachet de sincérité. Le volume est abondant, copieux ; il donne le spectacle d'une vie qui se présente d'abord comme un tableau, puis s'anime ; la vie se remplit, le mouvement s'accentue, les intérêts se multiplient ; gens et choses se pressent en un cortège toujours plus nombreux, toujours plus rapide, varié, divers, tumultueux : le tableau vivant tourne au cinématographe. L'abondance du détail fatigue, la naïve candeur de certains récits étonne ; on voudrait plus de nuances, une perspective rejetant dans l'ombre ou du moins dans le clair-obscur des épisodes d'un intérêt uniquement personnel — et puis on s'attache à ce récit débordant de jeunesse qui fait vivre non seulement une personnalité, mais autour de celle-ci une famille, une société, un pays, un monde. Monde un peu spécial, polyglotte, titré, chamarré, décoré, diplomatique et mondain, où passent toutes les vedettes, les hommes en vue, distingués par leur nom, leur talent ou leur génie, leur situation politique, les souverains et les artistes, les ministres et les gens de théâtre, les hommes politiques et les littérateurs, les journalistes, les députés, les philanthropes ; un monde où l'on rencontre de grands cœurs, de nobles entreprises, où l'on travaille, où l'on agit, où l'on se dévoue sans compter à quelque belle cause, mais aussi un monde où l'on s'amuse, où l'on s'intéresse à trop de choses et trop rapidement, de sorte que l'impression qui en ressort est celle d'une vie intense, mais extérieure et superficielle. Que manque-t-il ? Ni l'intelligence, ni les élans généreux, ni le travail, ni le sacrifice ; peut-être un peu de sympathie humaine, un regard plus direct et plus posé sur l'humanité pour laquelle on travaille, mais que l'on ne rencontre pas.

Berthe-Sophia-Félicita, comtesse Kinsky von Chinic et Tethan, naquit à Prague le 9 juin 1843. Sa mère, déjà veuve à ce moment, paraît montrer peu de sens pratique dans une éducation qui permit à la jeune fille de s'épanouir dans la plus grande liberté. Elle était intelligente, et avait un vif sentiment des avantages et privilégiés trouvés dans son berceau. Toute petite, elle sait qu'elle est belle, et que la beauté est une royauté. Mais cela ne lui suffit pas ; il lui faut encore attirer les regards par sa situation, et forcer l'admiration par sa culture et ses talents. Aussi rêve-t-elle d'épouser François-Joseph. Ce rêve précoce s'évanouit bientôt puisque le jeune empereur s'unit à Elisabeth de Bavière en 1854 lorsque Bertha Kinsky n'avait que onze ans. Mais le cœur de celle-ci n'en fut pas atteint, car déjà son caprice avait distingué un autre objet, un ténor qui chantait la *Dame Blanche* et qui s'appelait Théodore Formes. Telle apparaît la jeune fille dès le début, telle elle se montre pendant toute sa jeunesse : ardente et passionnée, poursuivant avec la fougue de son ambition juvénile et d'une santé merveilleuse tous les fruits d'or qui l'attirent dans le jardin de la vie. Elle a pour amie une cousine de son âge, laide et savante, Elvira Buschel, dont l'exemple l'électrise. Les deux jeunes filles lisent tout ce qui leur tombe sous la main, composent des poèmes, des pièces de théâtre, correspondent avec les hommes célèbres, et vivent d'une vie factice, cérébrale et exaltée, secrète et délicieuse. L'objet intéressant varie, mais il y en a toujours au moins un qui est pour le moment la chose importante à laquelle on se donne éperdument. Et cette chose importante, qui est parfois la littérature et parfois l'art, car Bertha Kinsky a travaillé pendant des années et dépensé une fortune pour développer une voix qui devait dépasser la Patti, cette chose importante n'arrête pas une vie sentimentale dont les effusions paraissent parfois inquiétantes. Que de figures diverses ont frappé cette imagina-